Extrait de la publication

Extrait de la publication

LA LIBRAIRIE DU XXe SIÈCLE

Collection

dirigée par Maurice Olender

Extrait de la publication

Jean-Pierre Vernant

L'Univers, les Dieux, les Hommes

Récits grecs des origines

Éditions du Seuil

Extrait de la publication

ISBN 978-2-02-106874-0

© ÉDITIONS DU SEUIL, OCTOBRE 1999

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle

Extrait de la publication

Avant-propos

Il était une fois… Tel était le titre qu'au départ j'avais pensé donner à ce livre. J'ai finalement choisi de lui en substituer un autre plus explicite. Mais, au seuil de l'ouvrage, je ne puis m'empêcher d'évoquer le souvenir auquel ce premier titre faisait écho et qui est à l'origine de ces textes.

Il y a un quart de siècle, quand mon petit-fils était enfant et qu'il passait avec ma femme et moi ses vacances, une règle s'était établie entre nous aussi impérieuse que la toilette et les repas : chaque soir, quand l'heure était venue et que Julien se mettait au lit, je l'entendais m'appeler depuis sa chambre, souvent avec quelque impatience : « Jipé, l'histoire, l'histoire ! » J'allais m'asseoir auprès de lui et je lui racontais une légende grecque. Je puisais sans trop de mal dans le répertoire de mythes que je passais mon temps à analyser, décortiquer, comparer, interpréter pour essayer de les comprendre, mais que je lui transmettais autrement, tout de go, comme ça me venait, à la façon d'un conte de fées, sans autre souci que de suivre au cours de ma narration, du début à la fin, le fil du récit dans sa tension dramatique :

Extrait de la publication

il était une fois… Julien, à l'écoute, paraissait heureux. Je l'étais, moi aussi. Je me réjouissais de lui livrer directement de bouche à oreille un peu de cet univers grec auquel je suis attaché et dont la survie en chacun de nous me semble, dans le monde d'aujourd'hui, plus que jamais nécessaire. Il me plaisait aussi que cet héritage lui parvienne oralement sur le mode de ce que Platon nomme des fables de nourrice, à la façon de ce qui passe d'une génération à la suivante en dehors de tout enseignement officiel, sans transiter par les livres, pour constituer un bagage de conduites et de savoirs « hors texte » : depuis les règles de la bienséance pour le parler et pour l'agir, les bonnes mœurs et, dans les techniques du corps, les styles de la marche, de la course, de la nage, du vélo, de l'escalade…

Certes, il y avait beaucoup de naïveté à croire que je contribuais à maintenir en vie une tradition d'antiques légendes en leur prêtant chaque soir ma voix pour les raconter à un enfant. Mais c'était une époque, on s'en souvient – je parle des années soixante-dix –, où le mythe avait le vent en poupe. Après Dumézil et Lévi-Strauss, la fièvre des études mythologiques avait gagné un quarteron d'hellénistes qui s'étaient lancés avec moi dans l'exploration du monde légendaire de la Grèce ancienne. Au fur et à mesure que nous avancions et que nos analyses progressaient, l'existence d'une pensée mythique en général devenait plus problématique et nous étions conduits à nous interroger : qu'est-ce qu'un mythe ? Ou plus précisément, compte tenu de notre domaine de recherche : qu'est-ce qu'un mythe grec ? Un récit, bien sûr. Encore faut-il savoir comment ces récits se sont constitués, établis, transmis, conservés. Or,

Extrait de la publication

dans le cas grec, ils ne nous sont parvenus qu'en fin de course sous forme de textes écrits dont les plus anciens appartiennent à des œuvres littéraires relevant de tous les genres, épopée, poésie, tragédie, histoire, voire philosophie, et où, exception faite de l'*Iliade*, de l'*Odyssée* et de la *Théogonie* d'Hésiode, ils figurent le plus souvent dispersés, de façon fragmentaire, parfois allusive. C'est à une époque tardive, seulement vers le début de notre ère, que des érudits ont rassemblé ces traditions multiples, plus ou moins divergentes, pour les présenter unifiées en un même corpus, rangées les unes après les autres comme sur les rayons d'une *Bibliothèque*, pour reprendre le titre qu'Apollodore a précisément donné à son répertoire, devenu un des grands classiques en la matière. Ainsi s'est construit ce qu'il est convenu d'appeler la mythologie grecque.

Mythe, mythologie, ce sont bien, en effet, des mots grecs liés à l'histoire et à certains traits de cette civilisation. Faut-il en conclure qu'en dehors d'elle ils ne sont pas pertinents et que le mythe, la mythologie n'existent que sous la forme et au sens grecs ? C'est le contraire qui est vrai. Les légendes hellènes, pour être elles-mêmes comprises, exigent la comparaison avec les récits traditionnels d'autres peuples, appartenant à des cultures et à des époques très diverses, qu'il s'agisse de la Chine, de l'Inde, du Proche-Orient anciens, de l'Amérique précolombienne ou de l'Afrique. Si la comparaison s'est imposée, c'est que ces traditions narratives, si différentes qu'elles soient, présentent entre elles et par rapport au cas grec assez de points communs pour les apparenter les unes aux autres. Claude Lévi-Strauss pourra affirmer, comme un constat d'évidence, qu'un mythe, d'où qu'il

Extrait de la publication

vienne, se reconnaît d'emblée pour ce qu'il est sans qu'on risque de le confondre avec d'autres formes de récit. L'écart est en effet bien marqué avec le récit historique qui, en Grèce, s'est constitué en quelque façon *contre* le mythe, dans la mesure où il s'est voulu la relation exacte d'événements assez proches dans le temps pour que des témoins fiables aient pu les attester. Quant au récit littéraire, il s'agit d'une pure fiction qui se donne ouvertement pour telle et dont la qualité tient avant tout au talent et au savoir-faire de celui qui l'a mis en œuvre. Ces deux types de récit sont normalement attribués à un auteur qui en assume la responsabilité et qui les communique sous son nom, sous forme d'écrits, à un public de lecteurs.

Tout autre est le statut du mythe. Il se présente sous la figure d'un récit venu du fond des âges et qui serait déjà là avant qu'un quelconque conteur en entame la narration. En ce sens, le récit mythique ne relève pas de l'invention individuelle ni de la fantaisie créatrice, mais de la transmission et de la mémoire. Ce lien intime, fonctionnel avec la mémorisation rapproche le mythe de la poésie qui, à l'origine, dans ses manifestations les plus anciennes, peut se confondre avec le processus d'élaboration mythique. Le cas de l'épopée homérique est à cet égard exemplaire. Pour tisser ses récits sur les aventures de héros légendaires, l'épopée opère d'abord sur le mode de la poésie orale, composée et chantée devant les auditeurs par des générations successives d'aèdes inspirés par la déesse Mémoire (*Mnémosunè*), et c'est seulement plus tard qu'elle fait l'objet d'une rédaction, chargée d'établir et de fixer le texte officiel.

Aujourd'hui encore, un poème n'a d'existence que s'il est

Extrait de la publication

parlé ; il faut le connaître par cœur et, pour lui donner vie, se le réciter avec les mots silencieux de la parole intérieure. Le mythe n'est lui aussi vivant que s'il est encore raconté, de génération en génération, dans le cours de l'existence quotidienne. Sinon, relégué au fond des bibliothèques, figé sous forme d'écrits, le voilà devenu référence savante pour une élite de lecteurs spécialisés en mythologie.

Mémoire, oralité, tradition : telles sont bien les conditions d'existence et de survie du mythe. Elles lui imposent certains traits caractéristiques, qui apparaissent plus clairement si l'on poursuit la comparaison entre l'activité poétique et l'activité mythique. Le rôle qu'elles font jouer respectivement à la parole accuse entre elles une différence essentielle. Dès lors qu'en Occident, avec les troubadours, la poésie est devenue autonome, qu'elle s'est séparée non seulement des grands récits mythiques mais aussi de la musique qui l'accompagnait jusqu'au XIVe siècle, elle s'est constituée en domaine spécifique d'expression langagière. Chaque poème constitue dès lors une construction singulière, très complexe, polysémique certes, mais si strictement organisée, si liée dans ses différentes parties et à tous ses niveaux qu'elle doit être mémorisée et récitée telle quelle, sans en rien omettre ni changer. Le poème demeure identique à travers toutes les performances qui, dans l'espace et dans le temps, l'actualisent. La parole qui donne vie au texte poétique, en public pour des auditeurs, ou en privé pour soi-même, a une figure unique et immuable. Un mot modifié, un vers sauté, un rythme décalé, tout l'édifice du poème est par terre.

Le récit mythique, par contre, n'est pas seulement, comme le texte poétique, polysémique en lui-même par ses plans

Extrait de la publication

multiples de signification. Il n'est pas fixé dans une forme définitive. Il comporte toujours des variantes, des versions multiples que le conteur trouve à sa disposition, qu'il choisit en fonction des circonstances, de son public ou de ses préférences, et où il peut retrancher, ajouter, modifier si cela lui paraît bon. Aussi longtemps qu'une tradition orale de légendes est vivante, qu'elle reste en prise sur les façons de penser et les mœurs d'un groupe, elle bouge : le récit demeure en partie ouvert à l'innovation. Quand le mythologue antiquaire la trouve en fin de course, déjà fossilisée en des écrits littéraires ou savants, comme je l'ai dit pour le cas grec, chaque légende exige de lui, s'il veut la déchiffrer correctement, que son enquête s'élargisse, palier par palier : d'une de ses versions à toutes les autres, si mineures soient-elles, sur le même thème, puis à d'autres récits mythiques proches ou lointains, et même à d'autres textes appartenant à des secteurs différents de la même culture : littéraires, scientifiques, politiques, philosophiques, finalement à des narrations plus ou moins similaires de civilisations éloignées. Ce qui intéresse en effet l'historien et l'anthropologue, c'est l'arrière-plan intellectuel dont témoigne le fil de la narration, le cadre sur lequel il est tissé, ce qui ne peut être décelé qu'à travers la comparaison des récits, par le jeu de leurs écarts et de leurs ressemblances. Aux diverses mythologies s'appliquent, en effet, les remarques que Jacques Roubaud formule très heureusement concernant les poèmes homériques avec leur élément légendaire : « Ils ne sont pas seulement des récits. Ils contiennent le trésor de pensées, de formes linguistiques, d'imaginations cosmologiques, de préceptes moraux, etc., qui constituent

Extrait de la publication

l'héritage commun des Grecs de l'époque préclassique[1]. »

Dans son travail de fouille pour faire émerger à la lumière ces « trésors » sous-jacents, cet héritage commun des Grecs, le chercheur peut parfois éprouver un sentiment de frustration, comme s'il avait, au cours de sa recherche, perdu de vue le « plaisir extrême » dont La Fontaine à l'avance se félicitait « si Peau d'âne lui était conté ». Ce plaisir du récit, que j'évoquais dans les premières lignes de cet avant-propos, j'en aurais fait mon deuil, sans trop de regrets, si à un quart de siècle de distance, dans la même belle île où je partageais avec Julien vacances et narrations, des amis ne m'avaient un jour demandé de leur raconter des mythes grecs. Ce que je fis. Ils m'engagèrent alors, avec assez d'insistance pour me convaincre, à mettre par écrit ce que je leur avais narré. Ce ne fut pas facile. De la parole au texte écrit, le passage est fort malaisé. Non seulement parce que l'écriture ignore ce qui donne chair et vie au récit oral : la voix, le ton, le rythme, le geste, mais aussi parce que, derrière ces formes d'expression, il y a deux styles différents de pensée. Quand on reproduit telle quelle, sur le papier, une intervention orale, le texte ne tient pas. Quand, à l'inverse, on rédige d'abord le texte par écrit, sa lecture à haute voix ne trompe personne : il n'est pas fait pour être écouté par des auditeurs ; il est extérieur à l'oralité. A cette première difficulté : écrire comme on parle, s'en ajoutent plusieurs autres. Il faut d'abord choisir une version, c'est-à-dire négliger les

1. Jacques Roubaud, *Poésie, Mémoire, Lecture*, Paris-Tübingen, Eggingen, Editions Isele, coll. « Les Conférences du Divan », 1998, p. 10.

variantes, les gommer, les réduire au silence. Et dans la façon même de raconter la version retenue, le narrateur intervient en personne et se fait interprète dans la mesure même où, du scénario mythique qu'il expose, il n'existe pas un modèle définitivement fixé. Comment en outre le chercheur pourrait-il oublier, quand il se fait conteur, qu'il est aussi un savant en quête du soubassement intellectuel des mythes et que, dans son récit, il injectera celles des significations dont ses études antérieures lui ont fait mesurer le poids ?

Je n'ignorais ni ces obstacles ni ces dangers. Pourtant, j'ai sauté le pas. J'ai essayé de raconter comme si la tradition de ces mythes pouvait se perpétuer encore. La voix qui autrefois, pendant des siècles, s'adressait directement aux auditeurs grecs, et qui s'est tue, je voulais qu'elle se fasse entendre de nouveau aux lecteurs d'aujourd'hui, et que, dans certaines pages de ce livre, si j'y suis parvenu, ce soit elle, en écho, qui continue à résonner.

Extrait de la publication

L'origine de l'univers

Qu'est-ce qu'il y avait quand il n'y avait pas encore quelque chose, quand il n'y avait rien ? A cette question, les Grecs ont répondu par des récits et des mythes.

Au tout début, ce qui exista en premier, ce fut Béance ; les Grecs disent *Chaos*. Qu'est-ce que la Béance ? C'est un vide, un vide obscur où rien ne peut être distingué. Espace de chute, de vertige et de confusion, sans terme, sans fond. On est happé par cette Béance comme par l'ouverture d'une gueule immense où tout serait englouti dans une même nuit indistincte. A l'origine donc, il n'y a que cette Béance, abîme aveugle, nocturne, illimité.

Ensuite apparut Terre. Les Grecs disent *Gaïa*. C'est au sein même de la Béance que surgit la Terre. La voici donc, née après Chaos et représentant, à certains égards, son contraire. La Terre n'est plus cet espace de chute obscur, illimité, indéfini. La Terre possède une forme distincte, séparée, précise. A la confusion, à la ténébreuse indistinction de Chaos s'opposent la netteté, la fermeté, la stabilité de Gaïa. Sur la Terre, toute chose se trouve dessinée, visible, solide. On peut défi-

nir Gaïa comme ce sur quoi les dieux, les hommes et les bêtes peuvent marcher avec assurance. Elle est le plancher du monde.

Au tréfonds de la Terre : la Béance

Né de la vaste Béance, le monde a désormais un plancher. D'une part, ce plancher s'élève vers le haut sous forme de montagnes ; d'autre part, il s'enfonce vers le bas sous forme de souterrain. Cette sous-terre se prolonge indéfiniment, de sorte que, d'une certaine façon, ce qui se trouve à la base de Gaïa, sous le sol ferme et solide, c'est toujours l'abîme, le Chaos. La Terre, surgie au sein de la Béance, s'y rattache dans ses profondeurs. Ce Chaos évoque pour les Grecs une sorte de brouillard opaque où toutes les frontières sont brouillées. Au plus profond de la Terre se retrouve cet aspect chaotique originel.

Si la Terre est bien visible, si elle a une forme découpée, si tout ce qui va naître d'elle possédera, comme elle, des limites et des frontières distinctes, elle demeure néanmoins, dans ses profondeurs, semblable à la Béance. Elle est la Terre noire. Les adjectifs qui la définissent dans les récits peuvent être similaires à ceux qui disent la Béance. La Terre noire s'étire entre le bas et le haut ; entre, d'une part, l'obscurité, l'enracinement dans la Béance que représentent ses profondeurs et, d'autre part, les montagnes couronnées de neige qu'elle projette vers le ciel, les montagnes lumineuses dont les sommets les plus hauts atteignent cette zone du ciel continuellement inondée de lumière.

Dans cette demeure qu'est le cosmos, la Terre constitue la base, mais elle n'a pas seulement cette fonction. Elle enfante et nourrit toute chose, sauf certaines entités dont nous parlerons plus tard et qui sont sorties de Chaos. Gaïa est la mère universelle. Forêts, montagnes, grottes souterraines, flots de la mer, vaste ciel, c'est toujours de Gaïa, la Terre mère, qu'ils tirent leur naissance. Il y eut donc d'abord l'abîme, la Béance, immense gueule en forme de gouffre obscur, sans limites, mais qui dans un deuxième temps s'ouvre sur un solide plancher : la Terre. Celle-ci s'élance vers le haut, descend vers le bas.

Après Chaos et Terre apparaît en troisième lieu ce que les Grecs appellent *Éros*, qu'ils nommeront plus tard « le vieil Amour », représenté dans les images avec des cheveux blancs : c'est l'Amour primordial. Pourquoi cet Éros primordial ? Parce que, en ces temps lointains, il n'y a pas encore de masculin ni de féminin, pas d'êtres sexués. Cet Éros primordial n'est pas celui qui apparaîtra plus tard avec l'existence des hommes et des femmes, des mâles et des femelles. Dès lors, le problème sera d'accoupler des sexes contraires, ce qui implique nécessairement un désir de la part de chacun, une forme de consentement.

Chaos, donc, est un mot neutre et non pas masculin. *Gaïa*, la Terre mère, est évidemment un féminin. Mais qui peut-elle aimer en dehors d'elle-même puisqu'elle est toute seule avec Chaos ? L'*Éros* qui apparaît en troisième lieu, après Béance et Terre, n'est donc pas pour commencer celui qui préside aux amours sexuées. Le premier Éros exprime une poussée dans l'univers. De la même façon que Terre a surgi de Béance, de Terre va jaillir ce qu'elle contient dans ses

profondeurs. Ce qui était en elle mêlé à elle se trouve porté au-dehors : elle en accouche sans avoir eu besoin de s'unir à quiconque. Ce que Terre délivre et découvre, c'est cela même qui demeurait en elle obscurément.

Terre enfante d'abord un personnage très important, *Ouranos*, Ciel, et même Ciel étoilé. Ensuite, elle met au monde *Pontos*, c'est-à-dire l'eau, toutes les eaux, et plus précisément Flot marin, puisque le mot grec est masculin. Terre les conçoit donc sans s'unir à quiconque. Par la force intime qu'elle porte en elle, Terre développe ce qui était déjà en elle et qui, à partir du moment où elle le fait sortir, devient son double et son contraire. Pourquoi ? Parce qu'elle produit Ciel étoilé égal à elle-même, comme une réplique aussi solide, aussi ferme et de la même taille qu'elle. Alors Ouranos s'allonge sur elle. Terre et Ciel constituent deux plans superposés de l'univers, un plancher et une voûte, un dessous et un dessus, qui se recouvrent complètement.

Quand Terre enfante Pontos, Flot marin, celui-ci la complète et s'insinue à l'intérieur d'elle, il la limite sous la forme de vastes étendues liquides. Flot marin, comme Ouranos, représente le contraire de Terre. Si la Terre est solide, compacte, et que les choses ne peuvent pas s'y mélanger, Flot marin, à l'inverse, n'est quant à lui que liquidité, fluidité informe et insaisissable : ses eaux se mêlent, indistinctes et confondues. A la surface, Pontos est lumineux, mais dans ses profondeurs il est absolument obscur, ce qui le rattache, comme Terre, à une part chaotique.

Ainsi le monde se construit à partir de trois entités primordiales : *Chaos*, *Gaïa*, *Éros*, puis de deux entités enfantées par la Terre : *Ouranos* et *Pontos*. Elles sont tout à la fois des

Extrait de la publication

puissances naturelles et des divinités. *Gaïa*, c'est la terre sur laquelle nous marchons en même temps qu'une déesse. *Pontos* représente les flots marins et constitue aussi une puissance divine, à laquelle un culte peut être rendu. A partir de là s'inscrivent des récits d'un autre type, des histoires violentes et dramatiques.

La castration d'Ouranos

Commençons par Ciel. Voici donc Ouranos, enfanté par Gaïa et de même taille qu'elle. Il est couché, vautré sur celle qui l'a engendré. Le Ciel recouvre complètement la Terre. Chaque portion de terre est doublée d'un morceau de ciel qui lui colle à la peau. A partir du moment où Gaïa, divinité puissante, Terre mère, produit Ouranos qui est son répondant exact, sa duplication, son double symétrique, nous nous trouvons en présence d'un couple de contraires, un mâle et une femelle. Ouranos c'est *le* Ciel comme Gaïa c'est *la* Terre. Une fois Ouranos présent, Amour joue différemment. Ce n'est plus seulement Gaïa qui produit d'elle-même ce qu'elle porte en elle, ni Ouranos ce qu'il porte en lui, mais de la conjonction de ces deux puissances que naissent des êtres différents de l'une et de l'autre.

Ouranos ne cesse de s'épancher dans le sein de Gaïa. Ouranos primordial n'a pas d'autre activité que sexuelle. Couvrir Gaïa sans cesse, autant qu'il le peut : il ne pense qu'à cela, et ne fait que cela. Cette pauvre Terre se trouve alors grosse de toute une série d'enfants qui ne peuvent pas sortir de son giron, qui restent logés là même où Ouranos

Extrait de la publication

les a conçus. Comme Ciel ne se dégage jamais de Terre, il n'y a pas d'espace entre eux qui permettrait à leurs enfants, les Titans, de sortir à la lumière et d'avoir une existence autonome. Ceux-ci ne peuvent pas prendre la forme qui est la leur, ils ne peuvent pas devenir des êtres individualisés parce qu'ils sont continuellement refoulés dans le giron de Gaïa, tout comme Ouranos lui-même était inclus dans le giron de Gaïa avant de naître.

Qui sont les enfants de Gaïa et d'Ouranos ? Il y a d'abord six Titans et leurs six sœurs Titanes. Le premier des Titans se nomme *Okéanos*. Il est cette ceinture liquide qui entoure l'univers et coule en cercle, de sorte que la fin d'Okéanos en est aussi le commencement ; le fleuve cosmique tourne en circuit fermé sur lui-même. Le plus jeune des Titans a pour nom *Cronos*, on l'appelle « Cronos aux pensées fourbes ». En dehors des Titans et Titanes naissent deux trios d'êtres absolument monstrueux. Le premier trio est celui des Cyclopes – Brontès, Stéropès et Argès –, personnages très puissants qui n'ont qu'un œil et dont les noms disent assez à quel genre de métallurgie ils se livrent : le grondement du tonnerre, la fulgurance de l'éclair. Ce sont eux, en effet, qui fabriqueront la foudre pour en faire don à Zeus. Le second trio est formé de ceux qu'on appelle les Hekatonchires, les Cent-bras – Cottos, Briarée, Gyès. Ce sont des êtres monstrueux d'une taille gigantesque, qui ont cinquante têtes et cent bras, chaque bras étant doué d'une puissance terrible.

A côté des Titans, ces premiers dieux individualisés – ils ne sont pas simplement, comme Gaïa, Ouranos ou Pontos, le nom donné à des puissances naturelles –, les Cyclopes représentent la fulgurance de la vue. Ils possèdent un seul

Francis Schmidt, *La Pensée du Temple. De Jérusalem à Qoumrân.*
Michel Schneider, *La Tombée du jour. Schumann.*
Michel Schneider, *Baudelaire. Les années profondes.*
Jean Starobinski, *Action et Réaction. Vie et aventures d'un couple.*
Antonio Tabucchi, *Les Trois Derniers Jours de Fernando Pessoa. Un délire.*
Antonio Tabucchi, *La Nostalgie, l'Automobile et l'Infini. Lectures de Pessoa.*
Emmanuel Terray, *La Politique dans la caverne.*
Emmanuel Terray, *Une passion allemande. Luther, Kant, Schiller, Hölderlin, Kleist.*
Jean-Pierre Vernant, *Mythe et Religion en Grèce ancienne.*
Jean-Pierre Vernant, *Entre mythe et politique.*
Nathan Wachtel, *Dieux et Vampires. Retour à Chipaya.*
Catherine Weinberger-Thomas, *Cendres d'immortalité. La crémation des veuves en Inde.*
Natalie Zemon Davis, *Juive, Catholique, Protestante. Trois femmes en marge au* XVIIe *siècle.*

Extrait de la publication

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A. À LONRAI (61250)
DÉPÔT LÉGAL : OCTOBRE 1999. N° 38227 (990000)

Extrait de la publication